Avviso ai lettori

La Raccolta Drammatica Corniani Algarotti presenta negli originali irregolarità di impaginazione, lacune e difficoltà di lettura a causa dello stato di conservazione.

Trattandosi di volumi assemblati in legature storiche, non si è potuto intervenire nella ricomposizione corretta dei testi e pertanto le imperfezioni si sono riproposte nella duplicazione che rispecchia fedelmente lo stato degli originali cartacei.

LE FAUCON,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

Par J. B. RADET;

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du VAUDEVILLE, le 2 Vendémiaire deuxième année de la République, une et indivisible. (Lundi 23 Novembre 1793, *vieux style.*)

NOUVELLE EDITION.

Prix : Cinquante sols, avec la Musique.

A PARIS,

Chez les Libraires { Au Théâtre du Vaudeville. / Au Théâtre rue Martin. / A l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme, n°. 44.

Prairial, An III^e.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FEDERIC, amant de Clitie.	C. *Henry.*
CLITIE, amante de Fédéric.	C^ne. *Lescot.*
FABIO, valet de Fédéric.	C. *Duchaume* l'aîné.
SILVIA, suivante de Clitie.	C^ne. *Delaporte.*
JACINTHE, vieille servante de Fédéric.	C^ne. *Baral.*

La Scène est dans une campagne isolée, au pied d'une colline.

NAZIONALE
BIBLIOTECA
RACC. DRAMM.
N
6
BRAIDENSE
MILANO

LE FAUCON,

COMÉDIE,

En un Acte et en Vaudevilles.

Le Théâtre représente une espèce de cour d'une petite maison de campagne. Sur la droite est une chaumière et un berceau de vigne à la porte; sous le berceau, est une table de pierre; vis-à-vis, un pavillon couvert en chaume, et tel qu'on en voit dans les jardins naturels. A la suite de ce pavillon, se trouve une espèce de haye qui est censée fermer le jardin; elle a au milieu une porte faite en branchage. Au fond un mur en assez mauvais état, et une porte en face du spectateur. Au-delà, un paysage et une montagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

FEDERIC, FABIO, JACINTHE.

Au lever du rideau l'on voit Fédéric dans le pavillon occupé à écrire, il paraît composer des vers. Fabio construit une espèce de volière, adaptée à la maison. Jacinthe file sur l'avant scène.

FABIO.

AIR: *Auprès de Barcelone.*

UN jour courait Jeannette,
Sa cruche sous le bras;

Un monsieur qui la guette,
Se trouve sur ses pas.

[1] (*Il imite la voix féminine de Jeannette, en charge.*)

Ah! mon dieu, monsieur! vous m'avez fait peur.

Arrêtez-là,
Brunette,
Faut pas courir comm'ça.

(*Considérant son ouvrage.*)

Je crois que notre Faucon sera joliment logé!

JACINTHE.

Vous ne dites rien, Fabio?

FABIO, *sans lui répondre.*

Ce que c'est que d'être sourde!

FEDERIC.

Ah! Clitie! Clitie!... Elle est loin de soupçonner que l'infortuné Fédéric, dans sa triste retraite, et malgré sa misère, n'est encore occupé que de son malheureux amour.

FABIO.

Même air.

Un monsieur qui la guette,
Se trouve sur ses pas;
Il accoste Jeannette,
Il l'a prend dans ses bras.

(*Faisant la petite voix.*)

Laissez-donc, monsieur; mais laissez-moi donc, passez votre chemin.

Arrêtez-la,
Brunette,
Faut pas courir comm'ça.

[1] Si l'acteur ne sait pas imiter la voix de femme, d'une manière comique, il chantera sans interruption.

JACINTHE.

Une petite chanson, ça dissipe.

FABIO, *haussant la voix; ce qu'il fait chaque fois qu'il parle à Jacinthe.*

Vous ne m'entendez donc pas?

JACINTHE.

Vous n'en savez pas?... chantez toujours.

FABIO.

Même air.

Il accoste Jeannette,
Il la prend dans ses bras;
Et tenant la fillette,
Il lui parle tout bas!

(*Faisant la petite voix.*)

Plaît-il, monsieur.... Non, monsieur, non... certainement... non, non.....

Arrêtez-là,
Brunette,
Faut pas crier comm'ça.

JACINTHE.

J'en savais de bonnes, moi, autrefois.

FEDERIC.

Que ma muse est froide! et que ces vers sont loin d'exprimer ce que j'éprouve!

FABIO.

Même air.

Et tenant la fillette,
Il lui parle tout bas;
De frayeur, la pauvrette
Casse sa cruche..., hélas!

(*Faisant la petite voix et sanglotant.*)

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! qu'est-ce que ma mère va dire ? .... les vilains hommes !

Arrêtez-là,
Brunette,
Faut pas pleurer pour ça.

FEDERIC.

Jamais Clitie ne lira ces vers ; mais mon cœur avait besoin de s'épancher..... Que ce nom soit un mystère, et que personne ne se doute de ma folie.

JACINTHE.

Eh bien, votre volière s'avance-t-elle ?

FABIO.

Vous voyez.

JACINTHE.

Oh ! oh ! vous avez beaucoup travaillé !

FABIO.

Ne faut-il pas avoir soin du gentil Faucon ? c'est notre père nourricier ; on ne voit guère d'oiseau comme celui-là.

JACINTHE.

Oui, il sera mieux là.

FABIO.

Aussi sa réputation est faite dans le pays ; on ne parle que de ses prouesses, et si Fédéric avait voulu le vendre... Mais il n'a eu garde, et il a bien fait ; dans notre situation, un pareil oiseau est un trésor.

JACINTHE.

Est-ce que votre maître ne chasse pas aujourd'hui ?

FABIO.

Il est dans le pavillon.

JACINTHE.

Non ?... Il a tort ; car toutes nos provisions sont finies.

FABIO, *regardant par la fenêtre du pavillon.*

Le voilà.... il rêve tristement.... il soupire.... on croirait qu'il redevient amoureux.... lui amoureux ! après tous les maux que lui a causés l'ingrate Clitie, pour laquelle il s'est ruiné.... mais les cœurs tendres sont incorrigibles.... cependant retiré, depui six mois, dans cette triste métairie, loin de la ville, et même du village.... qui sait ? le hazard.... une rencontre imprévue.... à la chasse peut-être.... pourquoi pas ?

AIR : *La bonne aventure.*

L'amour chérit de nos bois
La retraite obscure ;
Le chasseur, en tapinois,
A rencontré quelquefois
La bonne aventure
Au bois,
La bonne aventure.

Mais, voici mon maître. (*Allant au-devant de Fédéric qui sort du pavillon en rêvant.*) monsieur, allez-vous à la chasse ?

FEDERIC, *d'un air distrait.*

Oui, va préparer mon cheval et sortir l'oiseau.

FABIO.

Si vous avez bon appétit, faites bonne chasse, car il ne nous reste rien pour dîner.

FEDERIC, *sorti de sa rêverie.*

Heureusement nous avons un excellent pourvoyeur.

FABIO.

Ah ! oui, notre cher oiseau, sans lui, nous serions fort à plaindre ; aussi vous voyez que je me suis occupé de son nouvel appartement.

FEDERIC, *examinant la volière.*

Fort bien.... J'espère que, tout à l'heure, il t'en prouvera sa reconnoissance par quelque bonne prise,

FABIO.

Mais j'y compte bien. (*à Jacinthe*) Tandis que je sellerai le cheval, allez sortir l'oiseau.

JACINTHE.

Il fait beau !.. Je le vois bien.

FABIAU, *criant plus fort.*

Je dis que vous alliez sortir l'oiseau pour la chasse.

JACINTHE.

Hein ?.. Qu'est-ce qui vous embarasse ?

FABIO.

Oh ! qu'elle tête !.. J'aurai plutôt fait d'y aller moi-même. (*Il rentre dans la maison*)

JACINTHE, *regardant Fabio sortir.*

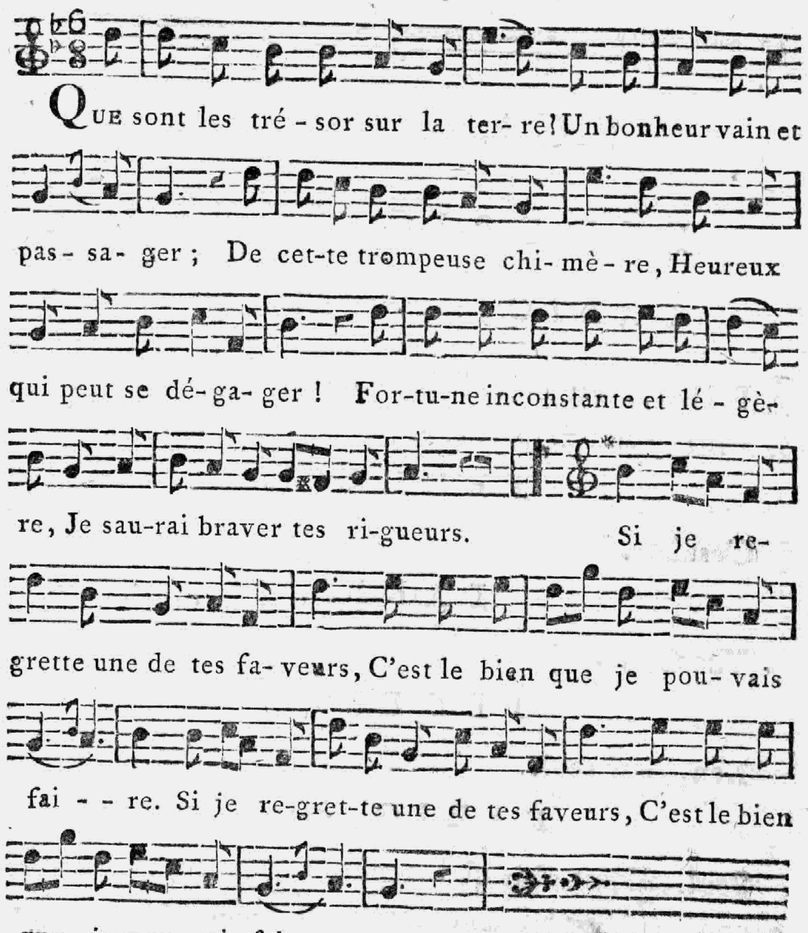
Eh bien !.. où va-t-il ?.. l'étourdi ! (*Elle le suit.*)

SCÈNE II.

FEDERIC, *seul.*

QUELLE situation !... une chaumière, la chasse pour toute subsistance ! un oiseau, destiné autrefois à mes plaisirs, est devenu mon unique ressource.... moi qui jadis... Eh ! que fait tout cela pour le bonheur ?

AIR : *Du citoyen Solié.*



Mais, Clitie ! la cruelle Clitie ! . . . ah ! gardons nous de l'accuser

Même air.

Envain je fis tout pour lui plaire ;
Elle dut rejetter ma foi ;
Oui, si son cœur me fut contraire,
Je ne dois m'en prendre qu'à moi.
Quel était mon orgueil extrême !
Pour Clitie étais-je donc fait ?
Ah ! pour charmer l'objet le plus parfait,
Il faut être parfait soi-même.

SCÊNE III.

FEDERIC, FABIO.

FABIO, *tenant son fusil sort de la maison.*

LE cheval est prêt, l'oiseau a son chaperon, et quand il vous plaira de partir. . .

FEDERIC.

C'est bon.

FABIO.

Vous suivrai-je ?

FEDERIC.

Non, j'irai seul.

FABIO, *à part.*

Seul. . Il est clair qu'il espère rencontrer sa nouvelle conquête. (*haut*) Bonne chasse, monsieur, et bien du plaisir

plaisir. Tâchez de retrouver votre gaîté. . . A votre âge la tristesse ne sied pas. N'est-il pas vrai qu'il y a dans les environs des paysannes bien jolies ? Oui, j'en rencontre par fois de fort gentilles. Cela vaut mieux que des Clitie.

FEDERIC, *avec humeur.*

Fabio ! . . .

FABIO.

Clitie ! . . ah ! ce seul nom me met en fureur, et je voudrais. . . .

FEDERIC, *avec impatience.*

Fabio. . .

FABIO.

Ah ! pardon, j'oublie toujours que vous m'avez défendu de vous parler d'elle.

FEDERIC, *à part.*

Ah ! cachons bien ma foiblesse !

FABIO.

Cependant lorsque je songe que cette Clitie est cause que nous manquons de tout . . Enfin, lorsque l'oiseau n'a rien pris, il faut se passer de dîner. Je ne vous en dis rien, parce que ça vous afflige, et que d'ailleurs, une Clitie ne mérite pas qu'on s'occupe d'elle. Non, et plus je réfléchis sur sa conduite avec vous. . . .

FEDERIC, *avec humeur.*

Encore.

FABIO.

Non, non, n'en parlons plus ; vous allez à la chasse ; moi, je vais travailler au jardin.

FEDERIC.

Mon pauvre Fabio, tu as bien de la peine !

FABIO.

Je ne m'en plains pas.

FEDERIC.

Tu ne gagnes rien.

FABIO.

C'est à cause de cela que j'en vaux mieux.

AIR : *Du vaudeville de la revanche forcée*

Lorsque vous payiez mes services,
Je n'avais ni jambes, ni bras ;
Toujours de l'humeur, des caprices,
En ne faisant rien j'étais las.
Mais à présent, sans espoir de salaire,
Soir et matin, et de bon cœur,
En travaillant avec ardeur,
Je trouve encor ma tâche trop légère.

FEDERIC.

Honnête garçon !

FABIO.

Oui, je crois que j'étais né pour l'être.

FEDERIC.

AIR : *Pauvre Jacques.*

De ton bon cœur tu ne suis que la loi ;
Mais en partageant ma misère,
Faut-il qu'ici tu fasses tout pour moi,
Quand pour toi je ne puis rien faire !

FABIO.

Né villageois, de parens indigens,
Ne me plaignez pas, mon cher maître ;

SCENE VII.

JACINTHE, CLITIE, SILVIA.

SILVIA.

Si nous nous adressions à cette maison, Madame.

CLITIE.

A la bonne heure. (*Elles descendent la montagne.*)

JACINTHE.

Même air.

Ce n'est pas en criant bien fort,
Que l'on se fait le mieux comprendre ;
Celui qui parle a toujours tort,
Quand nous ne pouvons pas l'entendre.
Si le causeur a des appas,
Et si le discours nous réveille ;
Quoiqu'avec nous on parle bas,
La plus sourde entend à merveille. } *bis.*

CLITIE, *derrière le mur.*

Voilà la porte, frappe. (*Silvia frappe.*)

JACINTHE, *sans entendre.*

Ah ! les jeunes gens ! ...

CLITIE, *toujours en dehors.*

Il n'y a peut-être personne.

SILVIA, *idem.*

Pardonnez-moi, ... j'entrevois quelqu'un à travers les fentes de la porte. (*Elle frappe plus fort.*)

JACINTHE.

J'étais comme cela.

SILVIA, *idem.*

On ne répond pas... mais il me semble que la porte n'est pas fermée.

CLITIE.

Tu crois ?

SILVIA, *ouvrant.*

Il y a du monde... venez. (*Elle entre suivie de Clitie et aborde Jacinthe.*) Madame !

JACINTHE, *sans l'appercevoir.*

C'est bien naturel.

SILVIA.

Madame !

JACINTHE, *idem.*

Chaque chose a son tems.

SILVIA.

Elle n'entend pas.

CLITIE.

Parle plus haut.

SILVIA, *se mettant devant Jacinthe.*

Madame !

JACINTHE, *jettant un cri.*

Ah! vous m'avez fait peur ! est-ce qu'on entre comme ça sans frapper ?

SILVIA.

Sans frapper!

JACINTHE.

Et sans rien dire ?

CLITIE.

Elle est sourde.

SILVIA.

C'est ce qui me semble. (*Très-haut.*) Enseignez-nous, s'il vous plaît, la maison de Fédéric.

JACINTHE.

Plait-il ?

CLITIE, *criant.*

La maison de Fédéric.

JACINTHE.

Hein ?

SILVIA.

Peine inutile.

JACINTHE.

AIR : *Mes pastoureaux, mes jouvencelles.*

Parlez plus haut, point de mystère.
Allons, allons, expliquez-vous. (*bis.*)
Ça, dites-nous,
Que voulez-vous ?
Que cherchez-vous ?
Est-ce chez nous ?

SILVIA.

Madame, c'est que....

JACINTHE.

Mais, parlez donc ; pourquoi vous taire !
(*Elles rient.*)

Voyez, le beau sujet de rire !
Vraiment elles sont en délire ; (*bis.*)
Vient-on ici pour se moquer ?
Pour me narguer, me critiquer !
C'est m'insulter, c'est me manquer.
Ah ! finissez, je vous supplie ;
Comme vous je n'ai pas vingt ans,
Mais apprenez qu'en mon printems,
A dix-huit ans,
Autant que vous, j'étais jolie.
J'avais la taille faite au tour,
Les garçons me faisaient la cour ;
Et l'on m'appellait chaque jour,
Mon petit cœur, mon tendre amour.

SILVIA.

Ah ! ce cher amour !

CLITIE.

Nous n'en doutons pas, Madame ; mais ayez la bonté de nous dire si ce n'est pas dans les environs de cette masure....

JACINTHE.

Oui, j'ai l'ouie un peu dure ; malgré cela, je vous entends bien ; oh ! je vous entends bien ; mais je vais chercher Fabio qui vous entendra encore mieux.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

CLITIE, SILVIA.

CLITIE.

Est-elle assez sourde ?

SILVIA.

Je ne vois guère que le canon ou le tonnerre qui puisse s'en faire entendre.

CLITIE.

Il faut que l'habitation de Fédéric soit encore loin d'ici, car je ne vois pas de maisons près de cette chaumière.

SILVIA.

C'est vrai... eh ! vous croyez donc, Madame, que vous obtiendrez de lui l'oiseau merveilleux dont il n'a pas voulu se défaire, quelqu'argent que vous ayez pû lui en faire offrir ?

CLITIE.

Certainement ; puisqu'il refuse de le vendre, il faut bien qu'il me le donne, car je ne puis pas m'en passer.

SILVIA.

Et vous y comptez pour demain ?

CLITIE.

Sans cela, aurais-je arrangé cette charmante partie de chasse à l'oiseau, pour laquelle j'ai prié vingt personnes !

SILVIA.

Depuis un mois que vous habitez la campagne, votre goût pour la chasse est devenu bien vif.

CLITIE.

C'est qu'il n'y a rien de joli, de charmant comme la chasse, et sur-tout, la chasse au vol. Il me semble déjà me voir dans la plaine, l'oiseau sur le poing.

AIR *de chasse.*

L'oiseau s'élance, il fend la nue,
Et fièrement plane dans l'air ;

(*Orchestre.*)

Une perdrix paraît-elle à sa vue,
Il fond sur elle, aussi prompt que l'éclair.
Plein de joye,
Il saisit sa proye ;
Qu'avec plaisir
Il vient m'offrir.

(*Orchestre.*)

SILVIA.

Je conviens que cela est fort agréable ; mais si Fédéric allait vous refuser....

CLITIE.

Me refuser !... impossible.

SILVIA.

Impossible ?

CLITIE.

Assurément. Si Fédéric m'a sincérement aimée, il m'aime encore, et s'il m'aime encore, il sera enchanté de m'en donner une nouvelle preuve.

SILVIA.

J'en doute.

CLITIE.

AIR : *Morgué que ta mère est sauvage.*

Mon attente sera remplie,
Oui, j'en conçois l'espoir flatteur.

SILVIA.

Mais songez donc que de Clitie
Il n'éprouva que la rigueur.

CLITIE.

Va, je puis compter sur son zèle ;
Ma chère enfant, tu sais bien
Que l'on accorde tout à celle
Qui jamais n'accorda rien.

SILVIA.

Ah! c'est une vérité bien triste ! cependant je ne crois pas Fédéric un amant comme un autre ; et tout ce qu'il a fait pour vous....

CLITIE.

Eh ! qu'a-t-il donc tant fait ? il s'est épuisé en bals, en spectacles, en concerts, en fêtes de toutes les espèces ; mais était-ce moi qui lui demandais tout cela ? En étais-je bien directement l'objet ? Et la vanité n'y entrait elle pas pour beaucoup ?

SILVIA.

Oh ! l'attachement de Fédéric paraissait si pur ; et sa constance...

CLITIE.

Eh ! ma chère Silvia !

AIR : *Oui, mon cher Favart à tes yeux.*

L'orgueil peut-être était l'appui
De cette constance apparente,
Peut-être était-ce assez pour lui
Que l'on me crut reconnaissante.
Pour les amans présomptueux,
Comme moi, tu dois les connaître ;
Faire croire qu'ils sont heureux,
Vaut mieux que le plaisir de l'être.

SILVIA.

Mais enfin, Fédéric jeune, charmant, riche, libéral... libéral, sur-tout... J'avoue qu'à votre place je n'aurais pas répondu de moi.

CLITIE.

Qu'elle folie !

SILVIA.

AIR : *Guillot a des yeux complaisans.*

Je crains un amant généreux,
Je le dis sans mystère ;
Contre un mortel si dangereux,
Comment rester sévère !
Si l'on vient à s'humaniser.
Faut-il qu'on s'en étonne !
Eh ! comment toujours refuser
Celui qui toujours donne !

CLITIE.

Je ne veux point aimer ; l'amour est à mes yeux le plus grand de tous les maux.

SILVIA.

L'amour est, selon moi, le plus grand de tous les biens.

CLITIE.

Mais songe donc, ma chere Silvia, que pour une femme de vingt ans, maîtresse de ses volontés et d'une fortune immense, la liberté est la source de tous les plaisirs.

SILVIA.

Est-il un plaisir plus doux que d'aimer qui nous aime ? Qu'y a-t-il de plus agréable que de se voir aborder, d'un air content, par un être qu'on rend heureux ?

CLITIE.

AIR : *Toute fille en Provence.*

Je suis jeune et jolie,
Tout doit subir mes loix.
Et ce serait folie,
Que de fixer mon choix.

O liberté, liberté chérie !
Doux trésor de mon cœur,
Seul charme de ma vie,
O liberté, liberté chérie !
Je te dois le bonheur.
Viens m'inspirer sans cesse,
La gaîté, l'allégresse ;
Viens embellir mes jours,
Toujours.

Je suis jeune et jolie, etc.

SCÈNE IX.

Les mêmes, FABIO *amené par Jacinthe qui rentre dans la maison.*

FABIO.

PARDON, Mesdames, je vous ai fait un peu attendre ; mais c'est que...

SILVIA.

Pourriez-vous nous indiquer la maison de Fédéric ?

FABIO.

C'est ici, Mesdames.

CLITIE.

Ici !

FABIO.

Il est à la chasse ; mais, sans doute, il ne tardera pas à rentrer. (*A part.*) Elles sont jolies.

SILVIA.

Quoi ! c'est ici sa demeure ?

FABIO.

Certainement.

CLITIE.

Cela ne se peut pas.

FABIO.

Vous en êtes étonnées, je le crois ; nous n'avons pas toujours habité une chaumière...

SILVIA.

C'est-à-dire que Fédéric est ruiné ?

FABIO.

Qu'elle idée ! (*A part.*) Il ne faut pas l'humilier aux yeux de ses connaissances. (*Haut.*) Non, Madame, nous ne sommes point ruinés ; si nous habitons une chaumière, c'est par goût, par amour pour la retraite, pour vivre en philosophes, et sur-tout, pour nous éloigner d'une femme que nous abhorons et que nous maudissons de tout notre cœur.

CLITIE.

De qui parlez-vous, s'il vous plaît ?

FABIO.

D'une franche coquette, une étourdie, une folle, pour qui mon maître a fait l'impossible et qui s'est moquée de lui ; en un mot, de Clitie.

SILVIA.

De Clitie !

FABIO.

La nommer, c'est tout dire.

SILVIA.

Eh ! Madame Clitie, vous la connaissez ?

FABIO.

Je ne l'ai jamais vu ; mais je la déteste.

CLITIE.

Et votre maître ?

FABIO.

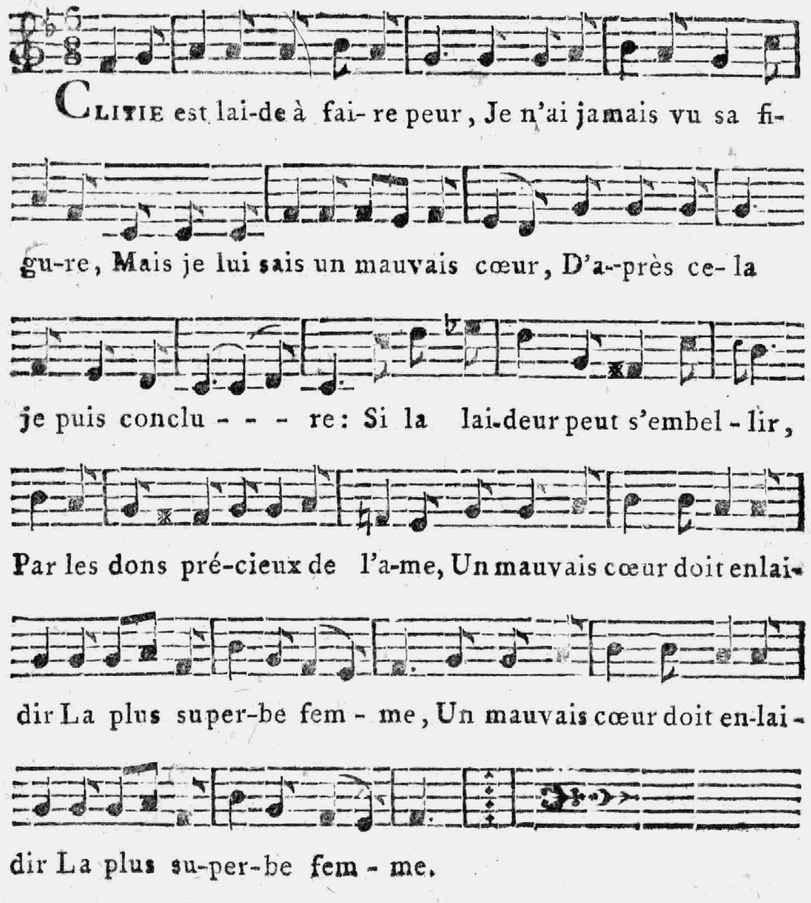
Ah ! pardi, je vous laisse à penser.

SILVIA.

On la dit belle..

FABIO.

Belle ! non, du tout.



CLITIE, *à part.*

Le sot !

SILVIA.

Nous vous retenons là, et peut-être avez-vous des occupations ?

FABIO.

Ah ! je n'en manque pas ; mais j'aime à causer... et puis je n'ai pas toujours l'occasion d'épancher ma bile à propos de cette Clitie ; mon maître qui ne veut plus entendre parler d'elle, ne souffre pas même que j'en prononce le nom devant lui.

CLITIE.

En vérité ?

FABIO.

Comment donc ; mais il se fâche et je ne sais pourquoi ; car je n'ouvre jamais la bouche sur le compte de cette femme là, que pour en dire du mal.

SILVIA.

C'est bien aimable à vous.

FABIO.

La vieille est sourde, et je suis réduit à me taire. Or, je vous avoue que c'est un grand plaisir pour moi de pouvoir aujourd'hui m'en dédommager avec vous.

SILVIA.

Bien obligé de la préférence.

FABIO.

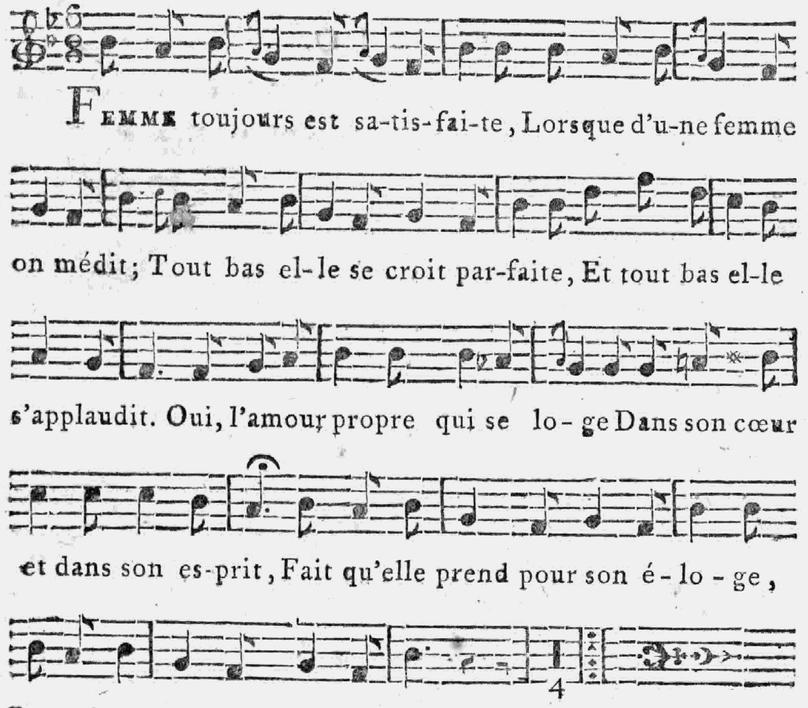
C'est que vous n'imaginez pas combien cette Clitie...

CLITIE.

Laissons cette conversation.

FABIO.

Soit. (*Clitie et Silvia remontent au fond.* (*A part.*) Ça lui déplait peut-être? . . Oh! non. (*A voix basse.*)



SILVIA, *montrant la chaumière.*

C'est là toute votre habitation ?

FABIO.

Comme vous dites; mon maître, la vieille Jacinthe, le cheval, le faucon et moi, nous logeons tous là: nous sommes un peu à l'étroit. (*Montrant la volière*) voici pour mettre l'oiseau; il sera mieux que nous; mais, en raison de l'utilité, c'est juste.

CLITIE.

On dit cet oiseau fort extraordinaire.

SILVIA.

Oui, s'il faut en croire tout ce qu'on raconte de son adresse. . .

FABIO.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Oh! l'on n'en dit rien d'apocrife ;
Vraiment, dans son vol destructif,
Il peut défier, pour la griffe,
Le procureur le plus actif.

SILVIA.

L'éloge est fort.

FABIO.

Pas une perdrix ne lui échape ; quand il ne prend rien c'est qu'il ne trouve rien, et cela arrive quelquefois.

CLITIE.

Ainsi, Fédéric tient beaucoup à cet oiseau.

FABIO.

S'il y tient? C'est ce qu'il a de plus cher au monde; il l'aime, il l'aime. . . et moi aussi, et la vieille aussi; nous l'aimons tous à qui mieux mieux.

SILVIA, *bas à Clitie.*

Entendez-vous, Madame.

CLITIE, *à elle-même.*

Nous verrons.

SILVIA, *à part.*

Adieu la partie de chasse.

CLITIE, *à Fabio, montrant le pavillon.*

Et cela ?

FABIO.

Oh ! cela, c'est une pièce de luxe, un cabinet que mon maître s'est réservé et que nous avons arrangé ensemble ; c'est là qu'il s'enferme pour faire de la musique, dessiner, rêver, soupirer. . . .

CLITIE.

Soupirer !

FABIO.

Il est amoureux.

CLITIE.

Amoureux ? . . eh ! quel est l'aimable objet ?

FABIO.

Ah ! dame, voilà ce que je ne sais pas ; c'est son secret.

CLITIE.

Sans doute, il est aimé ?

FABIO.

Ça doit être ; on ne rencontre pas toujours des Clitie.

CLITIE.

Vous en voulez donc beaucoup à cette pauvre Clitie ?

FABIO.

Oh ! je vous en répons.

CLITIE.

Fédéric tarde bien à rentrer.

FABIO.

Je sais de quel côté il est ; si ces dames veulent bien attendre quelques instans, j'irai le chercher.

CLITIE.

Vous m'obligerez.

SILVIA.

Vous nous ferez plaisir.

FABIO.

Je ne demande pas mieux, belle enfant. (*A part en s'en allant.*) Cette petite brune là, est ma foi, toute gentille. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

CLITIE, SILVIA.

SILVIA.

SAVEZ-vous, Madame, que ce garçon là s'explique fort lestement sur votre compte ? Vous auriez dû vous faire connaître et lui imposer silence.

CLITIE.

Que me font ses discours !

SILVIA.

Ah ! sans doute, et puis, c'est par amitié pour son

maître, auquel on voit qu'il est fort attaché ; il a l'air d'un bon enfant.

CLITIE.

C'est un bavard.

SILVIA.

Mais, Madame, d'après ce que nous voyons ici, ne croyez-vous pas la fortune de Fédéric en bien mauvais état ?

CLITIE.

Non, et puisqu'il renonce au monde, rien de tout cela ne m'étonne.

SILVIA.

Cependant, Fédéric aime une autre femme.

CLITIE.

Tu crois cela?

SILVIA.

Eh ! mais...

CLITIE.

Il le croit peut-être aussi.

SILVIA.

Et vous n'en croyez rien ?

CLITIE.

AIR : *Résister c'est une ruse.*

Un amant près d'une belle
Perd-il ses soins et ses pas ;
Pour punir la rebelle, (*bis.*)
Il court à d'autres appas ;

Mais

Mais sa maîtresse nouvelle
A ses yeux ne vaut pas celle
Qu'il chérit encor tout bas. (*bis.*)

Fédéric, dit-on, m'oublie,
Et d'une autre suit le char ;
Eh bien, moi, je parie,
Que, malgré sa folie,
Pour le rendre à Clitie,
Il suffit d'un doux regard.

SILVIA.

Ainsi vous ne renoncez pas à la demande que vous venez lui faire ?

CLITIE.

J'y tiens plus que jamais.

SILVIA.

Cela doit être.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Dans nos goûts, tous, tant que nous sommes,
Nous voulons être tourmentés ;
Le ciel a bien connu les hommes,
En créant les difficultés ;
Aussi, sa bonté souveraine,
Malgré nous, voulant nous servir,
Mit le bonheur après la peine,
Et l'obstacle avant le plaisir.

CLITIE, *allant au cabinet et l'ouvrant. On y voit une harpe et une table sur laquelle sont des livres et de la musique.*

C'est donc là qu'il se renferme pour s'occuper de sa nouvelle conquête !

SILVIA.

Je suis curieuse de voir l'intérieur de cette maison de plaisance. (*Elle entre dans la chaumière.*)

SCÈNE XI.

CLITIE, *seule, furetant dans le cabinet.*

DE la musique ! une romance ! de sa composition sans doute !.. justement. (*Elle lit.*) Fédéric à la belle... trois étoiles. Voyons ce qu'il peut bien adresser à Madame de trois étoiles. (*Elle lit tout bas.*) Il paraît qu'il est vivement inspiré... et par qui ? Point de nom... Fédéric à la belle... belle !.. l'exagération ne coûte rien aux faiseurs de vers, et ces messieurs ne chantent jamais que des beautés.... bien belles.

SCÈNE XII.

CLITIE, SILVIA.

SILVIA, *sortant de la maison.*

TOUT cela est bien simple ; mais d'une propreté qui enchante... voyons le jardin. (*Elle traverse le théâtre.*)

SCÈNE XIII.

CLITIE, *seule, parcourant la romance.*

IL ne m'en a jamais tant dit ; il ne m'a jamais peint sa tendresse dans des termes si séduisans... c'est que ja-

mais il ne m'a si bien aimée. Non, il n'avait pas pour moi ce véritable amour auquel rien ne résiste ; car enfin, si sévére que l'on soit, il est une espèce d'attachement si tendre, si touchant, qu'il soumet, tôt ou tard, la plus insensible... non, Fédéric ne m'a jamais aimée. (*Elle entre dans le pavillon.*)

SCENE XIV.

CLITIE, FEDERIC, FABIO ; *rentrant par la chaumière, par le derrière de la quelle Fédéric est supposé être sorti.*

FABIO.

QUOI, Monsieur, votre chasse ?..

FEDERIC.

Rien.

FABIO.

Pas une perdrix ?

FEDERIC

Pas une.

FABIO.

Eh bien, nous ne sommes pas mal ! Je m'en suis douté en vous abordant ; ce pauvre oiseau avait l'air triste ; je suis sûr qu'il est aussi fâché que nous.... ah ! ah ! il n'y a plus personne !

CLITIE, *dans le cabinet.*

Je ne devrais pas rester plus long-tems en ces lieux ; je devrais, prévenant son retour... mais non, je tiens à mon projet, (*elle sort du pavillon*) et il ne sera pas dit que j'aurai fait une démarche inutile. (*Appercevant Fédéric.*) C'est lui.

FABIO.

Ah ! voilà l'une de ces dames.

FEDERIC *abordant Clitie sans la reconnaître.*

Puis-je savoir, madame ! (*Clitie se retourne, il la reconnaît.*) Ciel! O ciel ! Est-il possible ! . . ah ! non, non, c'est un songe, une illusion.

FABIO.

Eh bien, qu'est-ce qu'il a donc ?

CLITIE.

Remettez vos esprits, Fédéric.

FEDERIC.

Quoi, Madame, c'est vous!

CLITIE.

C'est moi.

FEDERIC.

Vous ! . . vous, Clitie!

FABIO, *très-embarassé.*

Clitie!

CLITIE.

Moi-même, moi, Clitie.

FEDERIC.

C'est bien vous !

FABIO, *bas à Fédéric.*

Sauvons nous, monsieur.

TRIO.

AIR : *Heureux moment, bonheur suprême.*

CLITIE, *à part.*	FEDERIC, *à part.*	FABIO, *à Fédéric, à part.*
Son cœur, pour moi, n'est plus le même ;	Ah ! quel plaisir !	Que dites-vons ? quel plaisir,
Je ne suis plus celle qu'il aime.	Bonheur suprême !	Bonheur suprême !
A ses regards loin de m'offrir,	Quoi ! je revois celle que j'aime !	Monsieur, monsieur il faut la fuir.
Je devrais le fuir,	Je la revois, ah ! quel plaisir !	Quel plaisir ?
Le haïr.	Ah ! quel plaisir Vient me saisir !	Délire extrême !
Faiblesse extrême !	Bonheur suprême !	Il faut la fuir
Quoi ! desirer encor qu'il m'aime !	Quoi ! je revois celle que j'aime !	Et la haïr.
A ses regards loin de m'offrir,	Je la revois, ah ! quel plaisir !	
Je devrais le fuir,	Ah ! quel plaisir	Oui, oui, la fuir
Le haïr.	Vient me saisir !	Et la haïr.
Comment jamais oser lui dire	Dans tous mes sens c'est un délire ;	
Le sujet qui vers lui m'attire ?	Hélas ! à peine je respire.	Délire extrême !
Quel souvenir	Ah ! quel plaisir	Il faut la fuir
Vient m'attendrir !	Vient me saisir !	Et la haïr.
Je sens en ce moment	La voir un seul moment	Songez en ce moment
Que j'ai causé tout son tourment.	C'est oublier tout mon tourment.	Qu'elle causa votre tourment.

FEDERIC, *à part.*

Ah! cachons lui bien mon fol amour! si dans l'opulence je n'ai pu parvenir à toucher son cœur, que pourais-je espérer dans le triste état où le sort m'a réduit?

CLITIE.

Fédéric ne s'attendoit pas à voir Clitie.

FEDERIC.

Madame.. (*à part avec ivresse*) ah! c'est la voix d'un ange!

FABIO.

D'un diable.

FEDERIC.

Vous en ces lieux!.. comment? Par quelle avanture? Assurément; vous alliez autre-part.

CLITIE.

Non, je viens exprès vous faire une visite.

FEDERIC.

Une visite! à moi!

FABIO, *bas à Fédéric.*

Pour vous narguer.

FEDERIC.

C'est trop d'honneur, trop de bonté.

FABIO, *à part.*

Eh bien, il est fou!

CLITIE.

Je viens vous demander à dîner.

FEDERIC.

A dîner!

FABIO, *à part, gaîment.*

Bon! elle fera bonne chère.

CLITIE.

En êtes vous fâché?

FEDERIC.

Mais dans cette chaumière, comment vous recevoir!; que vous offrir?...

CLITIE.

Sans façons, je vous prie.

FABIO.

Soyez tranquille, nous n'en ferons pas.

FEDERIC, *à part.*

Quel embaras!

CLITIE.

Je n'ai que quelques instans... qu'on nous serve ici, sous ce feuillage (*pendant le dialogue entre Fédéric et Fabio, elle va et vient au fond du théâtre, examinant le local.*)

FEDERIC, *bas à Fabio.*

Mon cher Fabio, que faire?

FABIO.

Eh! parbleu! l'envoyer dîner ailleurs, (*à part.*) Que je suis content que l'oiseau n'ait rien pris.

FEDERIC, *idem.*

Si tu allais au village?

FABIO.

A quatre lieues d'ici ?

FEDERIC, *idem.*

Il est vrai. . . est-ce que nous n'avons pas ? . . .

FABIO.

Rien du tout.

FEDERIC.

Quelques œufs ?

FABIO.

Vous savez bien que notre dernière poule est morte, il y a quinze jours.

FEDERIC.

Que lui donner ! . . . il me vient une idée... ah ! dieux ! oui, oui, sans doute, et je vais. . . ah ! je n'en aurai pas le courage... mais, il le faut. . . . Fabio.

FABIO.

Monsieur ! (*Fédéric lui parle bas.*) O ciel ! y pensez-vous ?

FEDERIC.

Oui.

FABIO.

Quoi ! vous voulez ! . .

FEDERIC.

Obéis promptement.

FABIO.

Notre unique ressource.... eh ! comment vivrons nous demain, après demain, tous les jours !

FEDERIC.

FEDERIC.

Fais ce que je te dis et ne replique pas.

FABIO.

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! pauvre bête !

FEDERIC.

Madame, pardonnez si. . .

CLITIE.

Je serai fâchée, Fédéric. . . vous ne me traitez pas en amie.

FABIO.

C'est étonnant ! (*à part en s'en allant sur un geste que lui fait Fédéric*) hom ! qu'elle est laide.

CLITIE.

La moindre chose. . . du pain, quelques fruits.

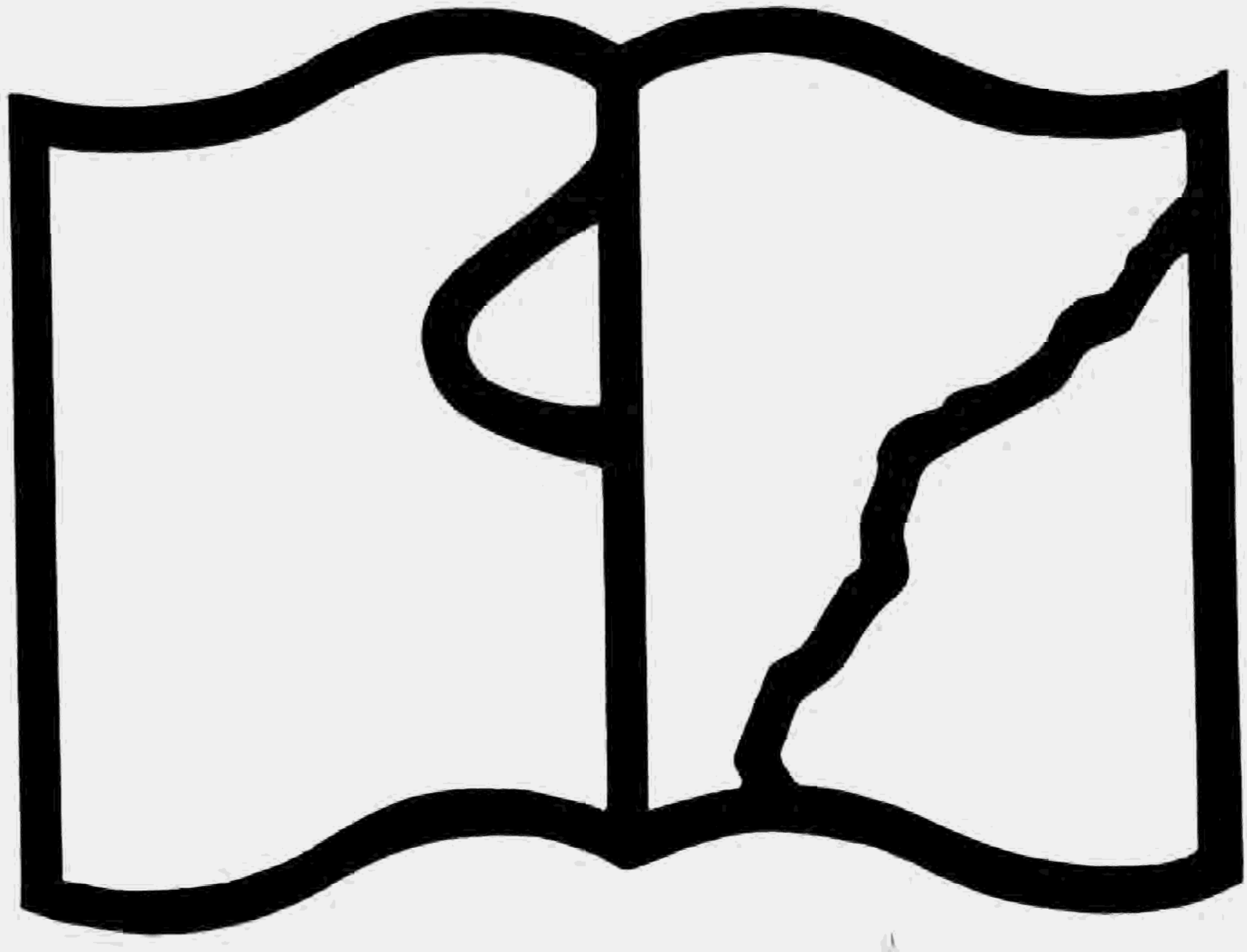
FEDERIC.

Des fruits ! ah ! oui, oui, Madame, dans l'instant. (*Il va au jardin.*)

SCÈNE XV.

CLITIE, *seule.*

MA présence le contrarie, l'embarasse ; il est tout occupé de son nouvel amour. . . eh bien, que m'importe !. . il m'importe beaucoup ; ma gloire est compromise et j'en aurai raison.



Testo Deteriorato

ISO 7000

AIR : *Reconnaissez donc l'origine.*

Quoi donc, lorsqu'il est infidèle,
Fédéric saurait me charmer !
Et je voudrais m'en faire aimer !
Eh ! mais la chose est naturelle.
Oui, j'ai bien pu me garantir
D'une ardeur pure et sans égale ;
Mais comment tenir
Au plaisir
De supplanter une rivale.

SCÈNE XVI.

CLITIE, SILVIA.

SILVIA.

VENEZ donc, Madame, si vous voulez qu'il reste une fleur et un fruit dans le jardin de notre philosophe.

CLITIE, *en s'en allant.*

Ne souffrons pas qu'il dévaste son jardin.

(*Elle va au jardin.*)

SCÈNE XVII.

SILVIA, *seule.*

CE pauvre Fédéric ! il met tout au pillage pour nous recevoir de son mieux... Je gage qu'il aime encore Clitie; oh ! oui, elle avait bien raison.

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Que nos amans soient maltraités,
Avec un peu d'adresse,
Nous sommes des divinités
Qu'ils adorent sans cesse.
Fierté, dédain, tout réussit,
Ces messieurs nous encensent ;
Et souvent leur amour finit
Où nos bontés commencent.

(*Elle va au cabinet.*)

SCÈNE XVIII.

SILVIA, FABIO.

FABIO, *à part, en entrant et apportant tout ce qu'il faut pour mettre le couvert.*

EN vérité, mon maître a perdu la tête ! m'ordonner de tuer ce pauvre oiseau !.. et pour qui ? pour une Cli... (*appercevant Silvia*) ah ! ah ! voilà sa belle suivante !

SILVIA, *à part.*

Le valet de Fédéric ! je gagerais qu'il a beaucoup de bonnes qualités de son maître

FABIO, *à part.*

Je suis sûr qu'elle ne vaut pas mieux que sa maîtresse.

SILVIA, *idem.*

Tâchons de faire connaissance.

FABIO, *idem.*

Point de familiarité. (*Il va à la table de pierre mettre le couvert et affecte de tourner le dos à Silvia.*)

SILVIA, *à part.*

J'aime sa figure.

FABIO, *idem.*

Son visage me déplait.

SILVIA, *idem.*

Je ne le croyais pas si bien.

FABIO, *idem.*

Elle m'avait d'abord paru plus jolie.

SILVIA, *idem.*

Il a l'air franc.

FABIO, *idem.*

Elle a l'œil faux.

SILVIA, *idem.*

Abordons le.

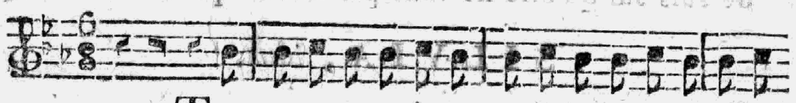
FABIO, *idem.*

Ne la regardons pas.

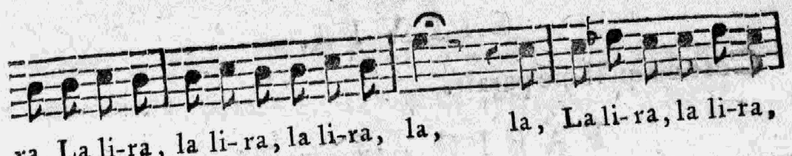
SILVIA, *abordant Fabio qui lui tourne toujours le dos.*

Il fait bien beau tems aujourd'hui.

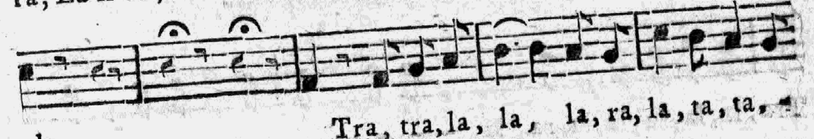
FABIO, *sans l'écouter, en chantant comme le valet dans le Souterrain, tandis que son maître dort.*



Tra, la, lira, la li-ra, la li-ra, La li-ra, la li-



ra, La li-ra, la li-ra, la li-ra, la, la, La li-ra, la li-ra,



la Tra, tra, la, la, la, ra, la, ta, ta,

SILVIA.

Le paysage me paraît fort agréable.

FABIO, *même jeu.*

Tra la, etc.

SILVIA.

Le terrein doit être fertile.

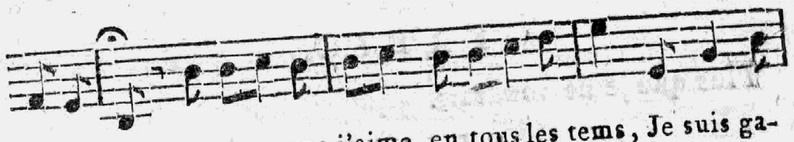
FABIO.

Tra la, etc.

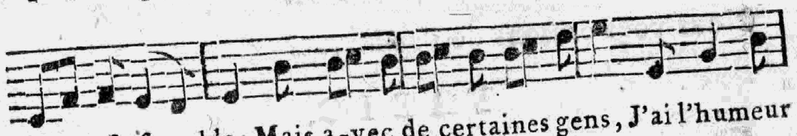
SILVIA.

Il n'étouffe pas de politesse.

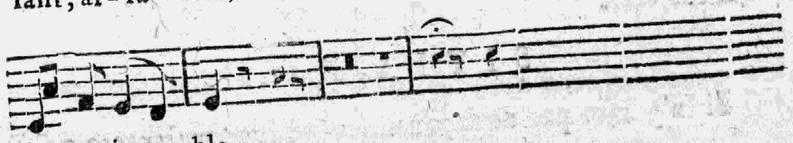
FABIO.



- - - Pour ceux que j'aime, en tous les tems, Je suis ga-



lant, af-fa-ble; Mais a-vec de certaines gens, J'ai l'humeur

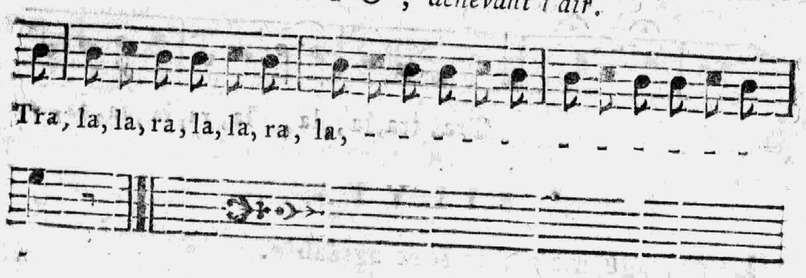


in-trai-ta-ble.

SILVIA.

C'est ce qu'il me paraît.

FABIO, *achevant l'air.*



SILVIA, *à part.*

Il faut pourtant qu'il me réponde. (*Haut*) Monsieur, vous plaisez vous bien ici.

FABIO, *quittant brusquement la table et descendant à l'avant scène où il tourne toujours le dos.*

Beaucoup, quand il ne nous vient pas de visite importune.

SILVIA.

(*A part.*) Attrappe... (*haut*) vous prenez bien de la peine.

FABIO.

Plus que je ne voudrais.

SILVIA.

Nous vous causons de l'embarras?

FABIO.

C'est vrai.

SIVIA, *à part.*

Il n'y met pas de façons... quoi ! ma maîtresse a fait

tourner la tête au maître, et je n'obtiendrai pas un mot de douceur du valet ?.. ah ! nous verrons.

FABIO, *à part.*

Elle a trouvé à qui parler.

SILVIA.

Votre maître me paraît un bien honnête homme.

FABIO.

Votre maîtresse m'a bien l'air.... de ce qu'elle est.

SILVIA.

Je me souviens d'un proverbe... tel maître, tel valet.

FABIO.

Je m'en rappelle un autre... qui se ressemble s'assemble.

SILVIA, *à part.*

Ceci est un peu fort; mais je ne ferai point d'application. (*haut.*) Mon proverbe me donne une bien bonne idée de vous.

FABIO.

Le mien ne me prévient point du tout en votre faveur.

SILVIA.

Il ne faut pas toujours en croire les proverbes.

FABIO.

Oh ! j'en conviens.

SILVIA.

Vous en convenez ?... ainsi donc, je ne puis pas juger de vous par votre maître.

FABIO.

Je ne dis pas cela. (*A part.*) Elle a de l'esprit.

SILVIA, *à part.*

Je le tiens.

AIR: *Au lever du jour.*

Je ne sais pourquoi,
Mais, c'est excusable,
Je disais en moi,
Il paraît aimable,
Prévenant, affable
Et de bonne foi;
Je juge à l'entendre,
Que par un cœur tendre,
Il est dirigé;
Ce cœur, s'il s'engage,
Ne sera, je gage,
Léger, ni volage....
bis. { Ah! c'est grand dommage,
Si j'ai mal jugé!

FABIO, *se radoucissant petit à petit.*

Même air.

Je ne sais pourquoi,
Mais, c'est excusable,
Je disais en moi,
Ce ton agréable,
Ce minois aimable
Cachent l'air sournoi;
Elle est jeune et belle;
Mais craignons près d'elle
Le plaisir que j'ai:
Son cœur, s'il s'engage,
Deviendra, je gage,
Léger et volage,
bis. { Ah! c'est grand dommage,
Si j'ai bien jugé.

SILVIA,

SILVIA, *hésitant.*

Il est si pénible de changer d'opinion envers ceux que l'on a d'abord distingués.

FABIO.

Il est si doux de rendre justice aux personnes que l'on a mal appréciées.

SILVIA, *minaudant.*

Si vous me connoissiez mieux, vous verriez que je ne ressemble guères à ma maîtresse.

FABIO.

Effectivement, je vous crois une bonne pâte de fille.

SILVIA.

J'ai pourtant un grand défaut... c'est d'être trop sensible.

FABIO.

Trop sensible!.. ce défaut là, mademoiselle, est une perfection de plus.

SILVIA, *tendrement.*

Ah! mon cher Fabio!

FABIO, *à part.*

Mon cher Fabio!.. elle est charmante! (*haut*) Vous n'approuvez donc pas l'indifférence de Clitie pour mon maître?

SILVIA.

Je l'ai cent fois, et hautement blâmée.

FABIO.

Ah! que vous me faites plaisir... en effet, cette mine

là n'annonce rien de sauvage, et promet au contraire un cœur reconnaissant... tient elle parole ?

SILVIA.

Quand elle promet. ,.

FABIO.

Eh bien!

SILVIA.

Ah !

FABIO.

Dites.

SILVIA.

AIR : *De Barbe-Bleue.*

Si j'avais un amant,
Franc,
J'engagerais ma foi,
Moi ;
Il aurait ma tendresse ;
De lui plaire sans cesse,
Je me ferais la loi.

FABIO,

Même air.

Je serais un amant
Franc,
Si j'engageais ma foi,
Moi ;
De prouver ma tendresse,
Sans réserve et sans cesse,
Je me ferais la loi.

SILVIA, *à part.*

Que j'aime sa candeur !
Que ce ton de douceur
Plaît à mon cœur !

FABIO, *à part.*

Que ces tendres accens,
Ces regards caressans
Sont séduisans !

ENSEMBLE.

SILVIA. Si j'avais un amant, etc.

FABIO. Je serais un amant, etc.

SCENE XIX.

FABIO, SILVIA, JACINTHE.

JACINTHE.

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! ce que c'est que de nous ! qu'elle récompense, après tant de services ! eh bien, que faites vous donc là à babiller !.. il manque la moitié de ce qu'il faut sur la table. (*Elle arrange le couvert.*)

FABIO, *à Silvia.*

Il faudra donc bientôt nous séparer.

JACINTHE *arrangeant le couvert.*

Cela fend le cœur.

SILVIA.

Nous pourrons nous revoir.

FABIO.

Je l'espère bien.

JACINTHE, *idem.*

Pauvre animal !

SILVIA.

Qu'est donc devenu votre maître?

JACINTHE, *à part.*

Je n'ai pas voulu le mettre à la broche.

FABIO, *regardant au jardin.*

Il est au jardin avec votre maîtresse... Il pourrait bien revenir à son premier amour.

SILVIA.

Mais s'il aime une autre femme?

JACINTHE, *à part.*

On n'en pourra pas manger.

FABIO.

C'est vrai; mais aussi, Clitie l'a si fort maltraité par ses froideurs!...

SILVIA.

N'importe, Fédéric a tort.

AIR, *Pour un maudit péché.*

Loin de se rebuter
D'un peu d'indifférence,
Avec persévèrance,
Il devait insister.
Tenez, sans répartie,
Auprès de nous, mon cher,
Qui quitte la partie,
La perd.

JACINTHE, *venant à l'avant scène.*

Voyez! le voilà déjà tout consolé!.. ah les hommes! les hommes!... (*à Fabio*) finirez-vous de chuchoter!

FABIO.

Oui, oui, arrangez tout cela.

JACINTHE.

AIR: *Toute fille honnête.*

Envain je l'appelle,
Pour mademoiselle,
Zeste, le voilà
Qui me plante là.
Je vaux bien pourtant
Cette perronelle;
Pour faire la belle,
Qu'a-t-elle donc tant!
Pour faire la belle!
Elle n'a, ma foi,
Que cinquante ans de moins que moi.

SILVIA.

La vieille est fâchée...

FABIO.

D'être vieille.

JACINTHE.

Voyez comme il est éveillé! et près de moi, il s'endort.

FABIO.

Je suis trop heureux quand cela m'arrive.

JACINTHE.

Ah! les jeunes gens sont bien changés!

FABIO.

Oui, les jeunes gens d'autrefois.

JACINTHE.

Le beau dîner est prêt... aussi bien, voilà votre maître et sa belle dame.

SCÈNE XX.

Les mêmes, FEDERIC, CLITIE.

Fédéric est chargé d'un paquet de fleurs et d'une corbeille de fruits.

FEDERIC, *à Clitie, arrangeant les fleurs et les fruits sur la table.*

Vous allez faire un bien mauvais dîner !

FABIO.

Oh ! ça, je m'en vante.

CLITIE, *à part, sur l'avant scène.*

Cette romance m'occupe sans cesse... comment pourrai-je savoir à qui elle s'adresse.

SILVIA, *bas à Clitie.*

Eh bien, madame, avez-vous demandé....

CLITIE.

Pas encore. (*A part.*) Si je pouvais la lui faire chanter.

FABIO.

Madame est servie. (*Fédéric donne la main à Clitie et tous deux se mettent à table.*)

CLITIE, *à Fédéric.*

Vous vous occupez encore de musique, à ce que j'ai vu.

FEDERIC.

C'est mon plus doux amusement.

CLITIE.

Vous faites toujours des vers ?

FEDERIC.

Rarement.

SILVIA, *à part.*

Ah ! que ce ragoût a mauvaise mine.

FABIO.

Et vous, charmante Silvia, que pourrait on vous offrir ?

SILVIA.

Bien obligée, je n'ai point d'appétit.

FABIO, *à part.*

C'est bien heureux pour elle.

CLITIE, *à Fédéric qui la sert.*

Fort peu je vous prie... Est-ce là de votre chasse ?

FEDERIC.

De ma chasse ?

FABIO.

Non, madame, c'est de la mienne.

CLITIE, *remettant sur son assiette ce qu'elle portait à sa bouche.*

Ah ! que c'est mauvais !

FABIO.

madame voulait boire ?

CLITIE.

Volontiers... Envérité, Fédéric, vous n'êtes pas raisonnable d'avoir ainsi dégarni votre jardin.

FEDERIC.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

Lorsque je reçois Clitie,
Ai-je rien à ménager !

CLITIE.

Fleurs et fruits, quelle folie !
En un jour tout ravager !

FEDERIC.

Ah ! du reste de l'année
Je m'occuperais envain ;
Une si belle journée
N'aura point de lendemain.

(*voyant que Clitie ne mange pas.*)

Vous ne trouvez pas ce mets...

CLITIE.

Je n'en mangerai pas davantage.

FEDERIC.

Je n'ai pas de cuisinier.

FABIO.

C'est la vieille qui accommode tout cela à sa façon. (*A Jacinthe.*) Il n'est pas bon votre ragoût.

JACINTHE, *d'un ton bien dolent.*

Pauvre oiseau ! hélas ! mon dieu !

CLITIE.

CLITIE.

Cette bonne femme est bien triste !

FABIO.

Oh ! elle n'est pas gaie.

JACINTHE, *sanglotant.*

Je ne m'en consolerai jamais. (*Elle rentre dans la maison.*)

SCENE XXI.

Les mêmes, excepté JACINTHE.

SILVIA.

QU'EST-CE qu'elle a donc ?

FABIO.

Elle a perdu quelqu'un qu'elle regrette.

CLITIE.

Un parent !

FABIO.

Non, madame, un ami, qui se portait bien ce matin, et qui, tout d'un coup...

SILVIA.

Quoi, subitement ! ...

FABIO.

Subitement.... c'est malheureux ; mais un peu plutôt, un peu plus tard...

FEDERIC.

Ah! Fabio, je ne te croyais pas aussi peu sensible.

FABIO.

Quand je me désolerai, il n'en sera ni plus, ni moins, (*bas à Clitie*) je vous conterai ça.

FEDERIC, *à Clitie.*

Je suis bien honteux de vous traiter aussi mal.

CLITIE.

A la campagne, tout est bon, et cet endroit est si agréable...

FEDERIC.

Depuis que vous l'habitez.

TRIO *de Renaud d'Ast*

FABIO, SILVIA, *à voix basse.*	FEDERIC.	CLITIE.
Voyez-vous, voyez-vous ?		
Comme ils sont satisfaits, quel regard vif et doux!	On respire sous cet ombrage	Comme on est bien dans ce boccage !
Voyez-vous, voyez-vous ?	Un air plus calme et plus doux.	Comme l'air est calme et doux.

FABIO.

Ma chère Silvia, quel exemple pour nous !	Ah ! pour en jouir d'avantage,	Oui, je me plais sous cet ombrage,

SILVIA.

Fédéric est constant, lui ressemblerez-vous ?	Il y faut être avec vous!	En m'y trouvant avec vous.
	(*à part.*)	(*à part.*)
Il aime encor Clitie,	Ah ! que mon ame est attendrie !	Ah ! que mon ame est attendrie.
Et malgré sa froideur,	Un doux transport charme mon cœur.	Eh quoi ! malgré tant de rigueur,
Ses dédains, sa rigueur,	Oui, je renais près de Clitie,	Il aime encor un peu Clitie,
Elle règne en son cœur.	Plus de chagrin, plus de douleur.	Est-ce un bonheur, est-ce un malheur ?
Oui, malgré sa rigueur, Elle règne en son cœur.		

(*On se lève de table.*)

CLITIE.

Ces fruits sont vraiment excellens! ...

FEDERIC.

Vous les aimez ! que je suis heureux! Fabio...

FABIO.

Monsieur. (*Fédéric lui parle bas*) oui, le reste... Silvia vient elle au jardin ?

SILVIA.

Je le veux bien. (*Fabio et Silvia vont au jardin*)

SCÈNE XXII.

FEDERIC, CLITIE.

CLITIE, *à part.*

VOICI l'instant de lui faire ma demande ; mais auparavant, tâchons d'entendre la romance. (*Allant au pavillon*) Votre harpe est elle bonne ?

FEDERIC, *la sortant du pavillon.*

Si vous vouliez l'essayer !

CLITIE.

A condition que je vous accompagnerai, et que vous chanterez cette romance (*la montrant sur le pupitre*)

FEDERIC.

Cette romance!..

CLITIE.

Elle est de vous ?

FEDERIC.

Oui, madame ; mais je n'oserai jamais....

CLITIE.

J'ai un extrême desir de l'entendre.

FEDERIC.

Daignez me dispenser...

CLITIE.

Un seul couplet.

FEDERIC.

Je chanterai mal

CLITIE, *lui montrant sur le papier.*

Tenez, celui-là. (*A part.*) Il sera forcé de prononcer le nom qui n'est pas écrit (*Elle se place à la harpe et accompagne Fédéric tandis qu'il chante l'air suivant.*)

FEDERIC.

AIR : *Chantons l'amour et ses plaisirs.*

Dans ce séjour délicieux,
Et loin du monde, que j'oublie,
Ton image s'offre à mes yeux,
Mon ame en est toute remplie ;

Les prés, les bois et les coteaux,
Le doux murmure des ruisseaux,
Le chant des amoureux oiseaux,
Tout me parle, ici, (*bis.*) de Clitie.
(*au dernier mot. il tombe aux pieds de Clitie.*

CLITIE, *se levant avec un étonnement mêlé de joye.*

Clitie !

SCÈNE XXIII.

Les mêmes, FABIO et SILVIA, *au fond.*

QUATUOR.

Suite de l'air.

CLITIE, *à part.*

QUOI ! c'est moi qu'il aime en ce jour !
Grand dieu ! que mon ame est ravie!
Je sens, oui, je sens, à mon tour,
Qu'il doit triompher de Clitie.

FABIO, *à Silvia.*

Approuvez le plus tendre amour,
Vous seriez toujours si chérie !
Je n'aime que depuis un jour,
Mais j'aimerai toute ma vie.

FEDERIC.

Malgré vous, le plus tendre amour
Fait tout le charme de ma vie.
Sans le moindre espoir de retour,
Je n'existe que pour Clitie.

SILVIA.

Ah ! je crains trop l'amour ;
Oui, de lui mon cœur se défie ;
Je sens que si j'aimais un jour,
Ce serait pour toute la vie.

CLITIE, *tendrement à Fédéric.*

Vous m'aimez encore ?

FEDERIC.

Ah ! je voudrais en vain m'en défendre ; votre image

est là, (*montrant son cœur*) là, profondément gravée, et ni le tems, ni vos rigueurs, n'ont pu l'en effacer.

FABIO.

Monsieur, voilà le panier de fruits; n'en demandez plus, car il ne nous en reste pas un seul.

CLITIE, *à part.*

Que je suis émue!

FEDERIC, *à Clitie, lui montrant les fruits.*

Daignerez-vous accepter ?...

CLITIE.

Ah! Fédéric, je suis on ne peut pas plus touchée de cet accueil obligeant, et sur-tout de votre constance sur laquelle je ne devais pas compter; cela dérange toutes mes idées; je veux que nous soyons amis; je suis votre voisine, venez me voir.

FEDERIC.

Madame...

CLITIE.

Demain je donne une fête et je prétens que vous en soyez.

FEDERIC.

Moi, madame!

CLITIE.

Oui, mon cher Fédéric; nous avons le matin une partie de chasse à l'oiseau; vous en possédez un dont on vante beaucoup le courage et l'adresse, je vous l'emprunte.

FEDERIC, *à part.*

Ciel!

FABIO, *bas à Silvia.*

Ah! vous ne savez pas, (*il lui parle à l'oreille.*)

CLITIE.

AIR: *Triste raison, j'abjure ton empire.*

Mais il faudra me l'apporter vous-même.

FEDERIC

Suis-je, grands dieux! assez infortuné!

CLITIE

Que dites-vous! quelle douleur extrême

FEDERIC.

« L'oiseau n'est plus, vous en avez dîné. »

CLITIE.

L'oiseau n'est plus!

FEDERIC.

Tantôt, enchanté de vous posséder ici quelques instans; mais ne sachant comment vous recevoir, n'ayant que du pain à vous offrir, j'ai fait tuer l'oiseau.

CLITIE.

Quoi! vous avez sacrifié...

FABIO, *avec une douleur comique.*

C'est moi qu'il a chargé de porter le coup fatal.

FEDERIC.

Il fallait me désobéir. Malheureux! il est dit que je ne ferai jamais rien qui puisse vous plaire.

CLITIE.

C'en est assez, Fédéric: ce dernier trait m'apprend enfin tout ce que vous valez. Vous ne m'avez jamais donné une plus grande marque de votre amour: je n'y serai point insensible, et mon cœur et ma main doivent en être la récompense.

FABIO.

Est-il possible !

FEDERIC.

Non, Madame, dans l'état d'indigence...

CLITIE.

En parler, c'est me rappeller des torts...

FEDERIC.

Pardonnez, mais je dois...

CLITIE.

Vous devez accepter ma main et partager ma fortune; c'est le dernier sacrifice que Clitie exige de Fédéric, et vous l'avez accoutumée à ne pas connaître les refus.

FEDERIC, *tombant aux genoux de Clitie.*

O bonheur inespéré !

FABIO.

Ah ! Madame, ce trait là me raccommode avec vous. Apprenez donc que l'oiseau n'est point mort.

FEDERIC.

Que dis-tu !

CLITIE.

Il existe !

FABIO.

Il se porte aussi bien que nous tous.

FEDERIC.

Mais comment se fait-il ?

FABIO, *d'un ton tragi-comique.*

J'allais le frapper du coup mortel, lorsque l'infortuné m'a jetté un regard si touchant, a poussé un cri si lamentable, que le couteau m'est tombé des mains, et la pitié s'emparant de mon cœur: tu vivras, me suis-je écrié, tu vivras, en dépit de toutes les Clitie du monde... pardon, madame, ensuite je l'ai caché là dedans, et me souvenant d'avoir tué ce matin un vieux corbeau... oui, madame, un corbeau, je l'ai donné tout plumé à la vieille qui a cru accommoder l'oiseau précieux que mon maître a cru servir à madame.

FEDERIC.

Ah ! mon cher Fabio !... (*à Clitie.*) il m'a conservé le seul bien que je puisse vous offrir !

CLITIE.

Cette bonne action ne sera pas sans récompense !

FABIO.

Charmante Silvia, tandis que Fédéric reçoit le prix de sa constance, vous pourriez d'avance payer la mienne.

SILVIA.

Si vous ressemblez à votre maître...

FABIO.

Je lui ressemble; touchez-là.

SILVIA.

C'est dit.

FABIO.

C'est fait.

JACINTHE.

C'est singulier, ils ne se parlent que par signes.

VAUDEVILLE.

CLITIE.

AIR : *La Lionaise.*

Amans, amans,
Tendres et constans,
Ne soyez jamais sans espérance ;
Car, tôt ou tard, un cœur bien épris,
De tous ses soins reçoit le prix.

FABIO.

On ne doit pas, je pense ;
Sur un tel espoir
Consumer son avoir ;
Non, la reconnaissance
Produit rarement
Un tendre sentiment.

FEDERIC.

Tout s'embellit dans ce séjour ;
Oui, ma Clitie est à moi sans retour ;
Ah ! que de biens nous fait l'amour,
Et que de maux il efface en un jour !

CLITIE, FEDERIC, FABIO, SILVIA.

Ah ! jouissons, sans cesse,
Du plaisir d'aimer,
De plaire et de charmer.

JACINTHE, *écoutant sans entendre.*

Mais qu'est-ce qu'ils disent ?

CLITIE, FEDERIC, FABIO, SILVIA.

Douce et charmante ivresse,
Non, le vrai bonheur
N'est que dans notre cœur.

JACINTHE, *au Public.*

Je n'entens rien
A leur entretien ;
Je suis sourde, ma peine
Est certaine ;
Oui, mais, voulez-vous changer mon sort ?
Pour me guérir, applaudissez fort.

TOUS, *avec Jacinthe.*

Elle n'entend rien
A l'entretien,
Elle est sourde, sa peine
Est certaine ;
Oui, mais, voulez-vous changer son sort ?
Pour la guérir, applaudissez fort.

FIN.

371203

70.003.700